



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

LE CORDIAL DE
L'ÉVANGILE



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

LE CORDIAL DE L'ÉVANGILE

Sermon prêché le 20 septembre 1863,
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. Il y a un cordial des plus consolants dans l'Évangile	2
2. Le devoir et privilège du chrétien d'offrir ce cordial	6
3. Le devoir et privilège des auditeurs de l'Évangile d'y obéir	7

Le cordial de l'Évangile

« Donnez des liqueurs fortes à celui qui périt, et du vin à celui qui a l'amertume dans l'âme ; qu'il boive et oublie sa pauvreté, et qu'il ne se souvienne plus de ses peines »
(Pr 31.6,7).

Ces paroles quelque peu singulières furent prononcées par la mère de Lemuel à son fils, qui était probablement Salomon. Elle lui avait déjà dit : « Ce n'est point aux rois, ô Lemuel, ce n'est point aux rois de boire du vin, ni aux princes de rechercher les liqueurs fortes, de peur qu'en buvant ils n'oublient la loi et ne pervertissent le droit de tous les malheureux » (Pr 31.4,5). Mais un roi tel que Salomon devait posséder une abondante réserve de vin de toutes sortes ; aussi sa mère l'exhorta-t-elle à en donner aux malades, aux affligés et aux pauvres qui en avaient plus besoin que lui. Les Juifs avaient coutume d'offrir une coupe de liqueur forte, le plus souvent mêlée de quelque drogue puissante, pour engourdir ceux qui allaient être exécutés. Peut-être est-ce là le sens des paroles : « Donnez des liqueurs fortes à celui qui périt ». Nous savons aussi combien des personnes très faibles et malades, au bord même de la tombe, ont souvent reçu un soulagement médicinal par le vin qui leur était administré, vin qu'elles n'auraient pu se procurer par elles-mêmes. Je crois que telle est la signification littérale du texte, et que si quelque homme était assez méchant pour en tirer la conséquence qu'il pourrait oublier sa misère et sa pauvreté en buvant, il se trouverait bientôt cruellement détrompé ; car s'il n'avait qu'une misère auparavant, il en aurait dix après ; et s'il était auparavant pauvre, il tomberait ensuite dans une pauvreté plus grande encore. Ceux qui se réfugient dans la bouteille pour y chercher consolation pourraient aussi bien voler en enfer pour y trouver un ciel ; et, au lieu de les aider à oublier leur pauvreté, l'ivrognerie ne ferait que les enfoncer plus profondément encore dans le borbier.

Je vais employer mon texte d'une manière spirituelle, car je crois qu'il recèle une signification bien plus profonde que celle qui étincelle à sa surface. Il est beaucoup de personnes qui doutent et désespèrent, « prêtes à périr » quant à l'âme ; et il se trouve dans la Parole de Dieu un riche trésor de vérités consolantes, infiniment plus réconfortantes pour l'esprit que le vin ne saurait l'être pour le corps ; et il nous appartient d'offrir ce cordial évangélique à ceux qui ont le cœur accablé, afin qu'ils boivent et oublient leur misère, et ne se souviennent plus de leurs doutes ni de leur désespoir.

En m'efforçant d'obéir au précepte du texte, je vais traiter de trois sujets ; premièrement, qu'il est dans l'Évangile un cordial des plus consolants ; deuxièmement, qu'il est de notre devoir et de notre privilège d'offrir ce cordial à tous ceux qui en ont be-

soin ; et, troisièmement, que lorsqu'il est donné à de telles personnes, c'est pour elles un devoir et un privilège de le boire, et d'oublier leur pauvreté et leur misère spirituelles.

1. Il y a un cordial des plus consolants dans l'Évangile

Ainsi, premièrement, il y a un cordial des plus consolants dans l'Évangile. Le Dr. Watts chante avec vérité —

« Le salut ! Ô, quel son joyeux !
C'est un plaisir pour nos oreilles ;
Un baume souverain pour toute blessure,
Un cordial pour nos craintes. »

Je prendrai d'abord le cas d'un véritable croyant en Jésus, cruellement éprouvé par les soucis, les pertes et les croix. Je supposerai que vous êtes entré ici ce soir redoutant ce qui pourrait vous arriver demain. Peut-être, mon frère, votre affliction est-elle que vos affaires chancellent, et que la misère vous regarde en face. Peut-être, ma sœur, pleurez-vous ce cher enfant qui repose dans son petit cercueil, dans la chambre silencieuse là-haut, à la maison. Ou peut-être, mon ami, avez-vous une épouse malade, et, de jour en jour, vous voyez paraître de nouveaux signes et présages de la grande perte qui vous attend assurément. Je ne puis mentionner toutes les causes d'affliction du cœur chez les croyants de cette grande assemblée ; mais mon Maître m'a envoyé ici avec son propre cordial béni, qui est plus que suffisant pour consoler tout saint attristé en ce lieu.

Souvenez-vous, bien-aimés, que tout ce qui vous arrive s'inscrit dans le cours de la providence divine. Votre Père céleste, plein d'amour, l'a tout à la fois prévu, connu d'avance, et — j'ose le dire — préordonné. Le breuvage médicinal que vous devez boire est fort amer ; mais le Médecin infailible en a mesuré tous les ingrédients, goutte à goutte, puis les a mêlés de la manière même par laquelle ils peuvent opérer au mieux pour votre plus grand bien. Rien, en ce monde, n'advient par hasard. Ce grand Dieu — qui est assis sur le cercle des cieux, pour qui toutes les choses qu'il a faites ne sont que comme la fine poussière de la balance, qui fait des nuées son char et se promène sur les ailes du vent — ce même Dieu prend soin de vous d'un soin si particulier qu'il a même compté les cheveux de votre tête, et mis vos larmes dans son outre. Vous pouvez donc être assurés que même ces expériences qui vous causent tant de chagrin sont toutes conformes à son conseil et à son décret éternels. Ce cordial divin ne vous fait-il pas oublier votre pauvreté, et ne vous fait-il pas ne plus vous souvenir de votre misère ?

Souvenez-vous aussi que tout ce qui arrive aux croyants concourt à leur bien présent et durable. « Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein » (Ro 8.28). Si vous aviez pu choisir vous-mêmes vos circonstances et votre condition dans la vie, vous n'auriez pu faire un choix aussi sage que celui que Dieu a fait pour vous. Le jardinier sait où ses plantes prospéreront le mieux. Certaines pourraient souhaiter croître au soleil, quoique, comme la famille des fougères, elles se trouvent mieux à l'ombre. D'autres préféreraient cette berge moussue là-bas, mais le jardinier les met dans un sol sablonneux, parce qu'il

sait que cela convient mieux aux exigences de leur nature. Soyez-en assurés, jamais il n'y eut de père terrestre aussi attentif aux besoins de son enfant que votre Père céleste l'est aux vôtres. Lorsque vous décidez du métier que vous jugez le meilleur pour votre fils, il se peut que vous choisissiez précisément la carrière qui se révélera sa ruine ; mais lorsque Dieu dispose de votre avenir, il prend plus de soin à arranger pour vous que vous n'en prenez à arranger pour votre garçon. Voyant, comme il voit, la fin dès le commencement, ce que vous ne pouvez voir ni pour vous-mêmes ni pour votre enfant, il choisit pour vous avec une sagesse infinie et infaillible. Ne souhaitez pas qu'il en soit autrement, cher frère, chère sœur en Christ ; soyez non seulement contents des choses que vous avez, mais dites avec David : « L'Éternel est ma part d'héritage et de coupe ; tu m'assures mon lot. Un héritage délicieux m'est échu, une belle possession m'est accordée » (Ps 16.5-6). Aussi, dis-je, buvez ce cordial divin, et oubliez votre pauvreté, et ne vous souvenez plus de votre misère.

De plus, ami bien-aimé, ne sais-tu pas que le Seigneur Jésus-Christ est avec toi dans toute ta pauvreté et ta misère ? Schadrac, Méschac et Abed-Nego ne connurent jamais si bien la présence du Fils de Dieu que lorsqu'ils furent jetés vivants dans la fournaise ardente de Nébuchadnetsar ; mais sa présence avec eux y fut si manifeste que même le roi païen s'écria : « Voici, je vois quatre hommes sans liens, qui marchent au milieu du feu, et qui n'ont point de mal ; et la figure du quatrième ressemble à celle d'un fils des dieux » (Da 3.25). Il est beaucoup d'enfants qui ne reçoivent point de caresses et de tendresses particulières tant qu'ils se portent bien ; mais dès qu'ils sont malades, il semble que tout l'amour de la mère se concentre sur ce membre particulier de la famille ; et c'est à vous qui avez spécialement besoin d'un tel message d'encouragement que le Seigneur dit : « Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consoleraï ; vous serez consolés » (És 66.13). C'est à son ancien peuple qu'il donna cette gracieuse promesse, et c'est à leur sujet qu'il fut dit : « Dans toutes leurs détresses ils n'ont pas été sans secours, et l'ange qui est devant sa face les a sauvés ; il les a lui-même rachetés, dans son amour et sa miséricorde ; et constamment il les a soutenus et portés, comme aux jours d'autrefois » (És 63.9). C'est ainsi qu'il traite encore, avec tendresse et amour, ses enfants éprouvés et affligés ; et cette pensée devrait être comme un cordial qui leur fasse oublier leur pauvreté et leur misère.

Je pourrais continuer toute la nuit à chercher ainsi à consoler les saints éprouvés, mais je dois me contenter de leur faire prendre encore une gorgée de ce cordial divin, et ce sera celle-ci : souvenez-vous combien promptement toutes ces épreuves toucheront à leur fin. Prends courage, ô pèlerin lassé ; la demeure céleste où tu dois te reposer à jamais est presque en vue ; et tu peux à bon droit chanter —

« La maison de mon Père là-haut,
Demeure de mon âme ! combien tu es proche,
Parfois, à l'œil prévoyant de la foi,
Tes portes d'or apparaissent ! »

Que les années s'enfuient vite, et nos épreuves et nos tribulations s'envolent tout aussi promptement. Bien-aimés, Paul a dit vrai lorsqu'il a écrit touchant « nos légères afflictions du moment présent » (2 Co 4.17) ; car, après tout, nos afflictions ne sont qu'un

songe troublé, un léger sursaut dans le sommeil de la vie, puis nous nous réveillons pour ne plus jamais dormir. Ce monde est, pour le croyant, comme une auberge de campagne au bord du chemin, où beaucoup vont et viennent sans cesse, et où retentissent des bruits si importuns que nul ne peut se reposer. Eh bien, qu'importe ; tu n'y fais halte que pour une courte nuit, puis tu te lèveras et t'en iras vers ta demeure éternelle, pour n'en plus jamais sortir. Ce cordial divin ne te fera-t-il pas oublier ta pauvreté et te faire ne plus te ressouvenir de ta misère ?

Je vais maintenant considérer le cas d'un véritable croyant en Jésus qui souffre du délaissement de l'âme. Toi, mon ami, tu es enclin à dire avec Héman l'Ézrachite : « Éternel, Dieu de mon salut ! je crie jour et nuit devant toi. . . Tu m'as mis dans la fosse la plus profonde, dans des lieux ténébreux, dans les abîmes. . . Pourquoi, Éternel, rejettes-tu mon âme ? Pourquoi me caches-tu ta face ? » (Ps 88.2,7,15). Tu es même enclin à penser que tu peux à présent comprendre ce cri du Christ sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27.46). Le Seigneur semble fermer son oreille à tes supplications ; la prière elle-même t'est un lourd fardeau ; tu n'as point de consolantes visions du visage du Sauveur ; les saisons passées de sainte jouissance ne te reviennent qu'avec le regret de ne plus goûter de telles heureuses expériences ; même lorsque tu te tournes vers la Parole de Dieu, ton œil paraît ne se fixer que sur les menaces, et ne remarque jamais les nombreuses « les plus grandes et les plus précieuses promesses » (2 Pi 1.4) ; et ton âme est « prête à périr » (És 27.13) dans le désespoir. Eh bien, mon pauvre frère, s'il fut jamais un temps où tu eusses besoin du vin aromatisé de la fidélité d'alliance de Dieu, et du nectar suave et nourrissant de l'amour éternel de Jésus-Christ, c'est maintenant. Je me demande ce que font les arminiens lorsqu'ils sont saisis de cette sorte de fièvre spirituelle et qu'ils tremblent d'effroi des pieds à la tête ; je sais que, lorsque ces accès me prennent — et il m'en vient parfois de très rudes — je me tourne vers ces textes qui parlent le plus de la grâce libre et souveraine de Dieu, et je tâche d'en tirer la moelle et la graisse pour nourrir mon âme affamée. Ceux qui, spirituellement, « trafiquent sur les grandes eaux » (Ps 107.23) constatent que rien ne leur suffit sinon les décrets éternels de Dieu, les desseins immuables de Dieu, la fidélité infaillible de Dieu, la grâce distinctive et discriminante de Dieu ; du moins telle est mon expérience, et je t'exhorte, mon frère ou ma sœur dans le désespoir, à prendre une large rasade du même cordial divin, afin que tu oublies ta pauvreté spirituelle et que tu ne te souviennes plus de ta misère. Tu n'es guère en danger de tourner à mal les hautes doctrines de l'Évangile ; viens donc et repais-t'en jusqu'à ce que ton âme soit rassasiée de ces mets délicats de la maison du festin de ton Seigneur. Accepte sa propre gracieuse invitation : « Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour ! » (Ca 5.1).

Parmi les autres choses consolantes que je devrais dire à ceux qui souffrent de la désertion de l'âme, il y aurait celle-ci — Souviens-toi, frère, si jamais tu fus enfant de Dieu, tu es enfant de Dieu maintenant. Tu passes par bien des changements, mais tu as un Sauveur qui demeure toujours le même ; « Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, et éternellement » (Hé 13.8). Tu as tes hauts et tes bas, tu changes à chaque phase de la lune ; mais auprès du grand « Père des lumières » il n'y a « ni changement ni l'ombre d'une variation » (Ja 1.17). Nous chantons à juste titre —

« Immuable est sa volonté
Quel que soit mon état ;
Son cœur aimant est encore
Éternellement le même :
Mon âme traverse maints changements,
Son amour ne connaît point de variation. »

Il n'a jamais commencé une œuvre de grâce en quelqu'un pour la laisser inachevée. Il n'a jamais adopté un enfant dans sa famille pour ensuite le rejeter et le laisser périr. Le Seigneur Jésus-Christ n'a jamais d'abord épousé une âme, puis l'a répudiée, car il hait la répudiation. Il ne se séparera jamais d'aucun membre de son corps mystique ; s'il pouvait commettre une telle énormité, il serait lui-même incomplet. Ainsi donc, mon frère désespéré, je te dis que si jamais la lumière et l'amour de Dieu ont visité ton âme, non seulement tu es encore un homme sauvé, mais encore le temps viendra où tu le sauras. Comme Jonas, tu remonteras des abîmes, et, avec lui, tu attribueras toute la gloire de ton salut à l'Éternel.

Je veux aussi tenter de consoler certains véritables croyants en Jésus qui craignent de ne pas appartenir réellement au Seigneur. Je me réjouis que John Bunyan ait mentionné quelques-uns de leurs noms dans son allégorie immortelle, car nous avons encore parmi nous des foules de personnes qui répondent à sa description de M. Craintif, M. Faible-d'Esprit, M. Découragement et sa fille Mlle Très-Craintive, M. Prêt-à-boiter, un M. Petite-foi, quoique nous n'ayons çà et là qu'un M. Grand-Cœur, ou un M. Tiens-Bon, ou un M. Vaillant-pour-la-Vérité. Eh bien, chers amis, si vous êtes ici ce soir, permettez-moi de vous rappeler que, bien que vous soyez les petits dans la famille de Dieu, vous n'êtes point petits aux yeux de Dieu. Il vous aime autant qu'il aime le plus grand saint qui ait jamais vécu. Lorsque l'Éternel donna à Moïse le commandement touchant la rançon pour chaque âme recensée parmi les enfants d'Israël, il fut expressément déclaré : « Le riche ne donnera pas plus, et le pauvre ne donnera pas moins d'un demi-sicle, lorsqu'ils donneront l'offrande à l'Éternel, pour faire expiation pour vos âmes » (Ex 30.15). Il en est de même dans l'expiation accomplie par le Seigneur Jésus-Christ : il lui a coûté tout autant, ni plus ni moins, de racheter le plus petit de son peuple que le plus grand, et il les aime d'un même amour. Il peut se servir de certains d'entre eux comme de ses instruments plus qu'il ne se sert des autres, mais il a la même considération pour eux tous. S'il fait jamais une différence dans la manière de les traiter, ce sont les faibles qui ont la préférence ; il porte les agneaux dans son sein, mais il permet aux brebis vigoureuses de suivre ses traces.

Prenez donc courage, vous, pauvres faibles qui appartenez à Christ, et souvenez-vous aussi que les petits saints sont tout aussi en sûreté que les grands saints. Si nous sommes avec Christ dans le vaisseau de son Église, nous sommes aussi en sûreté que tous les autres qui sont à bord ; et nous pouvons être pleinement assurés que nous ne périrons jamais, car si nous le pouvions, Christ périrait aussi, et cela ne peut jamais être. Le plus grand saint qui ait jamais servi son Seigneur avec un zèle apostolique, ou même avec un renoncement à soi semblable à celui de Christ, doit s'appuyer pour son salut sur le sang et sur la justice de Jésus-Christ ; et le plus faible des saints doit faire exactement de même, et l'un n'est pas plus sauvé ni plus en sûreté que l'autre. Ainsi donc, M. Crain-

tif et Mlle Beaucoup-de-crainte, buvez ce cordial divin, et ne soyez plus ni douteux ni tristes.

Je pense que mon texte a aussi un message particulier pour le pécheur accablé de cœur et abattu d'esprit. À un tel, je présenterais ainsi le cordial de l'Évangile. Mon ami, souviens-toi que « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs » (1 Ti 1.15). Ce mot « pécheurs » t'inclut ; et si tu me demandes : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » (Ac 16.30), je réponds comme Paul lorsque cette question lui fut posée : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille » (Ac 16.31). Ainsi, puisque l'on te commande de croire en Christ, de t'appuyer sur lui, de te confier en lui pour te sauver, il ne peut être présomptueux, de ta part, de le faire. Jésus-Christ est « puissant pour sauver » (És 63.1) ; il peut sauver parfaitement tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui. S'il se trouve ici un pécheur si mauvais que je ne pourrais vous décrire son cas, il n'est pas trop mauvais pour que Christ le sauve ; alors, pourquoi désespères-tu, ô toi qui es « prêt à périr » (És 27.13), puisque Dieu a livré son Fils bien-aimé à la mort pour de tels pécheurs que toi ? Tes péchés sont grands, je le sais, et ils crient hautement pour le châtement ; mais, au moment même où tu t'en repens et que tu te confies dans le sang de Jésus pour t'en purifier, tu seras rendu parfaitement pur. Tes péchés seront si complètement ôtés que Dieu dit que, s'ils sont recherchés, on ne les trouvera pas ; oui, ils ne seront plus. Ils seront anéantis d'une manière si absolue comme si tu ne les avais jamais commis. Quel cordial plus consolant que celui-là pourrait-on t'offrir ? Alors bois-en, et oublie ta pauvreté, et ne te souviens plus de ta misère.

2. Le devoir et privilège du chrétien d'offrir l'Évangile

Je ne puis parler que très brièvement du second point, à savoir qu'il est de notre devoir et de notre privilège d'offrir ce cordial à tous ceux qui en ont besoin.

Frères et sœurs en Christ, je veux que vous obéissiez tous à l'injonction du texte, en administrant ce cordial de l'Évangile à ceux qui sont accablés de cœur et « prêts à périr ». Certains d'entre vous peuvent le faire en leur parlant de votre propre expérience. Quand vous rencontrez des âmes chancelantes et abattues, dites-leur comment le Seigneur vous a délivrés du sombre cachot du vieux Géant Désespoir au Château du Doute ; rappelez-leur cette clef appelée Promesse, qui peut ouvrir les portes de la prison où ils gisent, liés dans des entraves de fer. On nous rapporte qu'Origène, tant que ses forces le lui permirent, allait dans les prisons où les chrétiens étaient détenus durant la persécution de Dèce, puis les accompagnait jusqu'au bûcher, les consolant par les Écritures qu'il avait lui-même trouvées d'un si puissant secours pour son âme ; imitez-le autant qu'il vous sera possible, bien que les chrétiens ne soient pas aujourd'hui persécutés jusqu'à la mort.

Beaucoup d'entre vous peuvent distribuer ce cordial évangélique en visitant les malades et les pauvres. Dans une Église aussi vaste que celle-ci, il est impossible au pasteur ou aux anciens de visiter tous les membres ; à plus forte raison ne peuvent-ils visiter tous ceux qui composent notre grande congrégation ; aussi vous exhorte-je à faire vous-mêmes les visites, dans la mesure où vous le pouvez. J'invite spécialement ceux d'entre

vous qui sont les plus profondément expérimentés dans les choses de Dieu à rechercher, dans vos propres voisinages, les pécheurs et les affligés, et à les consoler par la consolation dont vous-mêmes avez été consolés de la part de Dieu.

Alors, bien plus d'entre vous qu'à présent ne le font, peuvent distribuer gratuitement ce cordial évangélique en prêchant partout et chaque fois que l'occasion vous en est donnée. Dans une ville comme Londres, où chaque coin de rue peut fournir une chaire, et chaque rue une assemblée, l'homme qui n'a qu'un seul talent n'a point d'excuse s'il ne l'emploie pour Christ. La bonne nouvelle que vous avez à proclamer, mon frère, est si douce qu'elle devrait être redite encore et encore et encore, jusqu'à ce que chaque rafale répande la nouvelle jusqu'à—

« Tous les habitants qui demeurent sur la terre. »

Je prie aussi le Seigneur de susciter du milieu de nous beaucoup de frères et de sœurs pour aller vers « les contrées d'au-delà » comme missionnaires de la croix, et de vous incliner, vous qui ne pouvez prêcher vous-mêmes, à donner de votre substance, soit pour la formation de nos frères au Collège, soit pour l'entretien de ceux qui sont appelés de Dieu à prêcher et à enseigner la Parole dans des terres lointaines où Jésus n'est pas connu. « De cette manière, vous aiderez vous aussi à présenter le cordial de l'Évangile à ceux qui ont le cœur accablé et qui sont prêts à périr. »

3. Le devoir et privilège des auditeurs de l'Évangile d'y obéir

Enfin, et brièvement, lorsque ce cordial de l'Évangile est offert à de telles personnes, c'est leur devoir et leur privilège d'en boire et d'oublier leur pauvreté spirituelle, et de ne plus se souvenir de leur misère.

Nous pouvons mener un cheval à l'eau, mais nous ne pouvons le faire boire ; et nous pouvons porter ce cordial de l'Évangile jusqu'au pécheur, mais seul le Saint-Esprit peut, avec une douce contrainte, l'amener à en boire pleinement, à longs et profonds traits. J'ai cherché encore ce soir à présenter ce cordial à ceux qui en ont besoin, comme je le fais, en vérité, depuis que le Seigneur a, pour la première fois, ouvert ma bouche afin que je parle en son nom ; mais qu'en est-il de votre part dans cette affaire, mes chers auditeurs ? Il est de mon devoir et de mon privilège de prêcher l'Évangile, mais il est tout autant de votre devoir et de votre privilège de le croire lorsqu'il est prêché. « La foi vient de ce qu'on entend » (Ro 10.17) ; mais, hélas ! il en est beaucoup qui entendent la Parole et qui ressemblent à ceux au sujet desquels l'apôtre écrivit que « la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, parce qu'elle ne fut pas unie par la foi avec ceux qui l'entendirent » (Hé 4.2). Avoir dans ta main le remède qui guérit et ne pas le boire, c'est commettre un suicide spirituel ; je te conjure, pécheur, de ne pas ajouter ce comble du crime à toutes tes autres iniquités ; mais je te prie, à cette même heure, d'accepter le bienfait qui t'est offert. L'eau de la vie est placée devant toi ; bois et vis. Le pain de vie est à ta portée ; pourquoi ton âme immortelle serait-elle affamée et périrait-elle ?

Crains-tu d'être un pécheur trop noir pour être sauvé ? Souviens-toi des paroles d'Agur

touchant l'un de « Il y a sur la terre quatre animaux petits, Et cependant des plus sages » (Pr 30.24). Il a dit : « Le lézard saisit avec les mains, et se trouve dans les palais des rois » (Pr 30.28). Il se peut qu'Agur eût vu une grosse araignée noire dans le palais de Salomon, et que, méditant là-dessus, il se soit dit en lui-même : « Cette laide créature est bien sage, car une grande tempête allait éclater, et sa demeure ordinaire eût été peu sûre ; aussi, cherchant un lieu de refuge, elle aperçut une fenêtre ouverte du palais du roi, et y entra. Elle n'y avait aucun droit, personne ne l'avait invitée, mais la voilà qui s'y trouve. » Or, pauvre pécheur, cette araignée n'était pas aussi pleine de venin que tu es plein de péché ; il vient une plus grande tempête que celle que cette araignée redoutait, et la porte de la miséricorde de Dieu est aussi sûrement ouverte que l'était cette fenêtre dans le palais de Salomon ; et toi, tu es convié à entrer, comme jamais cette araignée ne fut conviée. Ô pécheur, sois au moins aussi sage qu'une araignée, et entre dans le palais royal du salut de Dieu ; car, une fois dedans, tu ne seras jamais chassé dehors !

As-tu encore peur de venir à Jésus ? Alors permets-moi de te rappeler cette pauvre femme qui s'approcha et toucha le bord de son vêtement, et fut aussitôt guérie de sa longue infirmité. Vous vous souvenez qu'elle était rituellement impure, elle n'avait pas à se trouver au milieu d'une foule ; pourtant, tant elle désirait être guérie, elle se fraya un passage à travers la multitude jusqu'à être assez proche de Jésus pour toucher l'ourlet de son vêtement sans couture, car elle disait : « Si je puis toucher seulement ses vêtements, je serai guérie » (Mc 5.28). Elle le fit, et Christ honora aussitôt sa foi, lui donnant l'assurance gracieuse qu'elle pouvait « aller en paix » (Mc 5.34), et garder la guérison qu'elle avait, pour ainsi dire, obtenue à la dérobée. Ô pécheur, ne seras-tu pas aussi sage que le fut cette pauvre femme ? Tu n'as point besoin de tenter de dérober la bénédiction, car tu es invité à venir la prendre ouvertement. Jésus dit encore : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos » (Mt 11.28). Le repos est ce dont vous avez besoin — repos de l'esprit, repos du cœur, repos de la conscience ; ce repos ne peut vous venir que par la foi, « car, pour nous qui avons cru, nous entrons dans le repos » (Hé 4.3). Ô vous, pécheurs pauvres et misérables, croyez en Jésus ; prenez son joug sur vous et apprenez de lui, car ainsi vous trouverez le repos pour vos âmes ; et alors vous réaliserez aussi qu'« il reste » un autre repos, plus plein et plus bienheureux encore, ce « repos de sabbat » éternel qui est la part bienheureuse de tout « le peuple de Dieu » (Hé 4.9). Voilà le cordial divin que nous sommes commandés de placer à votre portée ; buvez-le, et oubliez votre pauvreté, et ne vous souvenez plus de votre misère. Que Dieu vous bénisse, pour l'amour de Jésus ! Amen.